

Christian Schiaretti

Soirée du 31 mars 2010 à Théâtre Ouvert

Il est juste d'ouvrir cette soirée en remerciant Micheline et Lucien Attoun d'avoir pris l'initiative de cette évocation qui fait écho au spectacle dirigé par Antoine Vitez en Avignon dans la salle Benoit XII, entre le 22 et le 26 juillet 1988, *les Apprentis Sorciers* de Lars Kleberg.

Ils ont confié à Jean-Pierre Jourdain et moi-même la coordination de ce rendez-vous que nous avons voulu partager avec des femmes et des hommes de théâtre qui différemment ont connu Antoine Vitez et assument aujourd'hui des responsabilités diverses dans le théâtre actuel tel qu'il va.

C'est une saveur particulière pour moi de savoir que demain ici-même, sera lu un texte de Roger Planchon, marquant le souvenir de sa disparition en mai de l'an passé.

Car, durant la longue période où j'assumais sa succession à la tête du TNP, la seule tension exprimée dont je me souviens, fut précisément ma revendication de ma filiation vitezienne.

Notre problème à Roger Planchon et à moi-même était d'organiser un héritage là où il n'y avait pas de filiation. Je me disais dans la généalogie des héros plus proche d'Oreste que d'Achille et que s'il avait dû être heureux de combattre sur des murailles il était terrible d'advenir sur des ruines. Orphelin. Et je tâchai, à ce propos, d'expliquer en quoi la question pédagogique (comprenez l'appétit et la curiosité) m'avait toujours semblé à l'œuvre dans l'activité d'Antoine Vitez, et que la pratique du théâtre conçue comme une école permanente, à tout moment de son élaboration ou de sa gestion, se vérifiât en moi comme le plus sûr moyen d'entretenir un enthousiasme grave et désinvolte, décomplexé, je pourrais dire, de mes propres certitudes. Comme une permission de jouer.

J'évoquai pêle-mêle Aragon, Nada Strancar, Copeau, Vilar, le « théâtre de tout » et terminai, je crois, sur le « mal mais vite » du couple Claudel-Barrault.

Dans ce capharnaüm conceptuellement douteux, je tâchais au fond, de faire comprendre que le poème était le fondement de toute la démarche. Et que l'autorité dramaturgique fondait comme neige devant l'ouverture nécessaire du sens poétique. Et qu'inépuisable, il se réactivait sans cesse, interdisant dès lors toute vénération orthodoxe. Fertile et désordonné, il contenait son plaisir et son humour, nous permettant d'ailleurs sans doute ce soir de ne pas être dans un geste commémoratif mais ludique et avançant.

Nous étions à ce point Roger Planchon et moi-même comme comptables d'une borne historique que l'architecture même du TNP de Villeurbanne soulignait : j'avais en gros, le sentiment en entrant dans ce TNP des années 1930 d'entrer dans le palais de Chaillot comme par un sentiment de raccourci, une myopie mégalomane si vous voulez. Comme si, de fait, Vitez avait repris sur la colline le flambeau de l'illustre sigle et qu'à présent je ne le retrouvais pas, ou alors comme saisi dans un glacis de l'histoire. Solitude. Solitude de la perpendiculaire.